

Une enquête agricole les mena dans la France entière. Ils allèrent en Lorraine, en Saintonge, en Picardie, en Beauce, en Limagne. Ils virent des notaires de vieille souche, des grossistes dont les camions sillonnaient le quart de la France, des industriels prospères, des gentlemen-farmers qu'escortait en tout temps une meute de grands chiens roux et de factotums aux aguets.

Les greniers regorgaient de blé; dans les grandes cours pavées, les tracteurs rutilants faisaient face aux voitures noires des maîtres. Ils traversaient le réfectoire des ouvriers, la gigantesque cuisine où s'affairaient quelques femmes, la salle commune au plancher jauni, où nul ne se déplaçait que sur des patins de feutre, avec sa cheminée imposante, le poste de télévision, les fauteuils à oreilles, les huches de chêne clair, les cuivres, les étains, les faïences. Au

bout d'un corridor étroit, tout imprégné d'odeurs, une porte s'ouvrait sur le bureau. C'était une pièce presque petite à force d'être encombrée. A côté d'un vieux téléphone à manivelle, accroché au mur, un planning résumait la vie de l'exploitation, les emblavages, les projets, les devis, les échéances; un tracé éloquent témoignait de rendements records. Sur une table surchargée de quittances, de feuilles de paye, de mémoires et de paperasses, un registre relié de toile noire, ouvert à la date du jour, laissait voir les longues colonnes d'une comptabilité florissante. Des diplômes encadrés – taureaux, vaches laitières, truies primées – voisinaient avec des fragments de cadastres, avec des cartes d'état-major, des photos de troupeaux et de basses-cours, des prospectus en quadrichromie de tracteurs, de batteuses, d'arracheuses, de semoirs.

C'est là qu'ils branchaient leurs magnétophones. Ils s'enquéraient gravement de l'insertion de l'agriculture dans la vie moderne, des contradictions de l'exploitation rurale française, du fermier de demain, du Marché commun, des décisions gouvernementales en matière de blé et de betterave, de la stabulation libre et de la parité des prix. Mais leur esprit était ailleurs. Ils se voyaient aller et venir dans la maison

désertée. Ils montaient des escaliers cirés, pénétraient dans des chambres aux volets clos qui sentaient le remugle. Sous des housses de toile bise reposaient des meubles vénérables. Ils ouvraient des placards hauts de trois mètres, pleins de draps parfumés à la lavande, de bocaux, d'argenterie.

Dans la pénombre des greniers, ils découvraient d'insoupçonnables trésors. Dans les caves interminables, les attendaient les foudres et les barriques, les jarres pleines d'huile et de miel, les tonneaux de salaisons, les jambons fumés au genièvre, les tonnelets de marc.

Ils déambulaient dans les buanderies sonores, dans les soutes à bois, dans les soutes à charbon, dans les fruiteries où, sur des claies superposées, s'alignaient sans fin pommes et poires, dans les laiteries aux odeurs sûres où s'amoncelaient les mottes de beurre frais glorieusement marquées d'une empreinte humide, les bidons de lait, les jattes de crème fraîche, de fromage blanc, de cancoillotte.

Ils traversaient des étables, des écuries, des ateliers, des forges, des hangars, des fours où cuisaient d'énormes miches, des silos gonflés de sacs, des garages.

Du sommet du château d'eau, ils voyaient la ferme tout entière, enserrant sur ses quatre côtés la grande cour pavée,

avec ses deux portails en ogive, la basse-cour, la porcherie, le potager, le verger, la route bordée de platanes qui menait à la Nationale et, tout autour, à l'infini, les grandes stries jaunes des champs de blé, les futaies, les taillis, les pacages, les traces noires, rectilignes, des routes, sur lesquelles, parfois, filait le scintillement d'une voiture, et la ligne sinueuse des peupliers longeant une rivière encaissée, presque invisible, se perdant à l'horizon vers des collines brumeuses.

Alors, par bouffées, survenaient d'autres mirages. C'étaient des marchés immenses, d'interminables galeries marchandes, des restaurants inouïs. Tout ce qui se mange et tout ce qui se boit leur était offert. C'étaient des caisses, des cageots, des couffins, des paniers, débordant de grosses pommes jaunes ou rouges, de poires oblongues, de raisins violets. C'étaient des étales de mangues et de figues, de melons et de pastèques, de citrons, de grenades, des sacs d'amandes, de noix, de pistaches, des caissettes de raisins de Smyrne et de Corinthe, de banane séchées, de fruits confits, de dattes sèches jaunes et translucides.

Il y avait des charcuteries, temples aux mille colonnes aux plafonds surchargés de jambons et de saucisses, antres sombres où

s'entassaient des montagnes de rillettes, des boudins lovés comme des cordages, des barils de choucroute, d'olives violacées, d'anchois au sel, de concombres doux.

Ou bien, de chaque côté d'une rue, une double haie de cochons de lait, de sangliers pendus par les pieds, de quartiers de bœuf, de lièvres, d'oies grasses, de chevreuils aux yeux vitreux.

Ils traversaient des épicereries pleines d'odeurs délicieuses, des pâtisseries mirifiques où s'alignaient les tartes par centaines, des cuisines resplendissantes aux mille chaudrons de cuivre.

Ils sombraient dans l'abondance. Ils laissaient se dresser des Halles colossales. Devant eux surgissaient des paradis de jambons, de fromages, d'alcools. Des tables toutes dressées s'offraient, parées de nappes éclatantes, de fleurs semées à profusion, couvertes de cristaux et de vaisselles précieuses. Il y avait, par dizaines, des pâtés en croûte, des terrines, des saumons, des brochets, des truites, des homards, des gigots enrubannés aux manches de corne et d'argent, des lièvres et des cailles, des sangliers fumants, des fromages gros comme des meules, des armées de bouteilles.

Des locomotives apparaissaient, traînant des wagons chargés de vaches grasses; des camions de brebis bêlantes se garaient, des

casiers de langoustes étaient empilés en pyramide. Des millions de pains sortaient de milliers de fours. Des tonnes de café étaient déchargées des navires.

Puis, plus loin encore – et ils fermaient à demi les yeux –, au milieu des forêts et des pelouses, le long des rivières, aux portes des déserts, ou surplombant la mer, sur de vastes places pavées de marbre, ils voyaient se dresser des cités de cent étages.

Ils longeaient les façades d'acier, de bois rares, de verre, de marbre. Dans le hall central, le long d'un mur de verre taillé qui renvoyait dans la cité tout entière des millions d'arcs-en-ciel, jaillissait du cinquième étage une cascade qu'entouraient les vertigineuses spirales de deux escaliers d'aluminium.

Des ascenseurs les emportaient. Ils suivaient des corridors en méandres, gravisaient des marches de cristal, arpentaient des galeries baignées de lumière, où s'alignaient, à perte de vue, des statues et des fleurs, où coulaient des ruisseaux limpides, sur des lits de galets multicolores.

Des portes s'ouvraient devant eux. Ils découvraient des piscines en plein ciel, des patios, des salles de lecture, des chambres silencieuses, des théâtres, des volières, des jardins, des aquariums, des musées minuscules, conçus à leur unique usage, où s'of-

fraient, aux quatre angles d'une petite pièce aux pans coupés, quatre portraits flamands. Des salles n'étaient que rochers, d'autres n'étaient que jungles; dans d'autres, la mer venait se briser; dans d'autres encore, des paons se promenaient. Du plafond d'une salle circulaire, pendaient des milliers d'oriflammes. Des labyrinthes inépuisables résonnaient de musiques suaves; une salle aux formes extravagantes n'avait d'autres fonctions, semblait-il, que de déclencher d'interminables échos; le sol d'une autre, selon les heures du jour, reproduisait le schéma variable d'un jeu très compliqué.

Dans les sous-sols immenses, à perte de vue, œuvraient des machines dociles.

Ils se laissaient aller de merveille en merveille, de surprise en surprise. Il leur suffisait de vivre, d'être là, pour que s'offre le monde entier. Leurs navires, leurs trains, leurs fusées sillonnaient la planète entière. Le monde leur appartenait, avec ses provinces couvertes de blés, ses mers poissonneuses, ses sommets, ses déserts, ses campagnes fleuries, ses plages, ses îles, ses arbres, ses trésors, ses usines immenses, depuis longtemps abandonnées, enfouies sous terre, où se tissaient pour eux les plus beaux lainages, les plus éclatantes soieries.

Ils connaissaient d'innombrables bonheurs. Ils se laissaient emporter au grand galop de chevaux sauvages, à travers de grandes plaines houleuses d'herbes hautes. Ils escaladaient les plus hauts sommets. Ils dévalaient, chaussés de skis, des pentes abruptes semées de sapins gigantesques. Ils nageaient dans des lacs immobiles. Ils marchaient sous la pluie battante, respirant l'odeur des herbes mouillées. Ils s'allongeaient au soleil. Ils découvraient, d'une hauteur, des ballons couverts de fleurs des champs. Ils marchaient dans des forêts sans bornes. Ils s'aimaient dans des chambres pleines d'ombres, de tapis épais, de divans profonds.

Puis ils rêvaient de porcelaines précieuses, à décors d'oiseaux exotiques, de livres reliés de cuir, imprimés en elzévir sur des feuilles de Japon à la cuve, avec de grandes marges blanches non rognées où l'œil se reposait délicieusement, de tables d'acajou, de vêtements de soie ou de lin, souples et confortables, pleins de couleurs, de chambres spacieuses et claires, de brassées de fleurs, de tapis de Boukhara, de dobermans bondissants.

Leurs corps, leurs gestes étaient infiniment beaux, leurs regards sereins, leurs cœurs transparents, leurs sourires limpides.

Et, dans une brève apothéose, ils voyaient se construire des palais gigantesques. Sur des plaines nivelées, des milliers de feux de joie étaient allumés, des millions d'hommes venaient chanter le *Messie*. Sur des terrasses colossales, dix mille cuivres jouaient le *Requiem* de Verdi. Des poèmes étaient gravés sur le flanc des montagnes. Des jardins surgissaient dans les déserts. Des villes entières n'étaient que fresques.

Mais ces images scintillantes, toutes ces images qui arrivaient en foule, qui se précipitaient au-devant d'eux, qui coulaient en un flot saccadé, intarissable, ces images de vertige, de vitesse, de lumière, de triomphe, il leur semblait d'abord qu'elles s'enchaînaient avec une nécessité surprenante, selon une harmonie sans limites, comme si, devant leurs yeux émerveillés, s'étaient dressés tout à coup un paysage achevé, une totalité spectaculaire et triomphale, une complète image du monde, une organisation cohérente qu'ils pouvaient enfin comprendre, déchiffrer. Il leur semblait d'abord que leurs sensations se décuplaient, que s'amplifiaient à l'infini leurs facultés de voir et de sentir, qu'un bonheur merveilleux accompagnait le moindre de leurs gestes, rythmait leurs pas, imprégnait

leur vie : le monde allait à eux, ils allaient au-devant du monde, ils n'en finissaient pas de le découvrir. Leur vie était amour et ivresse. Leur passion ne connaissait pas de limites; leur liberté était sans contrainte.

Mais ils étouffaient sous l'amoncellement des détails. Les images s'estompaient, se brouillaient; ils n'en pouvaient retenir que quelques bribes, floues et confuses, fragiles, obsédantes et bêtes, appauvries. Non plus un mouvement d'ensemble, mais des tableaux isolés, non plus une unité sereine, mais une fragmentation crispée, comme si ces images n'avaient jamais été que des reflets très lointains, démesurément obscurcis, des scintillations allusives, illusoire, qui s'évanouissaient à peine nées, des poussières : la dérisoire projection de leurs désirs les plus gauches, un impalpable poudroïement de maigres splendeurs, des lambeaux de rêves qu'ils ne pourraient jamais saisir.

Ils croyaient imaginer le bonheur; ils croyaient que leur invention était libre, magnifique, que, par vagues successives, elle imprégnait l'univers. Ils croyaient qu'il leur suffisait de marcher pour que leur marche soit un bonheur. Mais ils se retrouvaient seuls, immobiles, un peu vides. Une plaine grise et glacée, une steppe aride : nul palais ne se dressait aux portes des déserts, nulle esplanade ne leur servait d'horizon.

Et de cette espèce de quête éperdue du bonheur, de ce sentiment merveilleux d'avoir presque, un instant, su l'entrevoir, su le deviner, de ce voyage extraordinaire, de cette immense conquête immobile, de ces horizons découverts, de ces plaisirs pressentis, de tout ce qu'il y avait, peut-être, de possible sous ce rêve imparfait, de cet élan, encore gauche, empêtré, et pourtant déjà chargé, peut-être, à la limite de l'indicible, d'émotions nouvelles, d'exigences neuves, il ne restait rien : ils ouvraient les yeux, ils réentendaient le son de leur voix, le grommèlement confus de leur interlocuteur, le murmure ronronnant du moteur du magnétophone; ils voyaient, en face d'eux, à côté d'un râtelier d'armes où s'étagaient les crosses patinées et les canons brillants de graisse de cinq fusils de chasse, le puzzle bariolé du cadastre, au centre duquel ils reconnaissaient, presque sans surprise, le quadrilatère presque achevé de la ferme, le liséré gris de la petite route, les petits points en quinconce des platanes, les traits plus marqués des nationales.

Et plus tard encore, ils étaient eux-mêmes sur cette petite route grise bordée de platanes. Ils étaient ce petit point scintillant sur la longue route noire. Ils étaient

un petit îlot de pauvreté sur la grande mer d'abondance. Ils regardaient autour d'eux les grands champs jaunes avec les petites taches rouges des coquelicots. Ils se sentaient écrasés.